

LE STOÏCISME : UNE PHILOSOPHIE DE L'UNITÉ¹

Qu'est-ce qu'être stoïcien ?

Le stoïcisme est une formidable machine de guerre, construite pour affronter le réel et en triompher. Cette éclatante victoire se réalise par le biais d'un dogmatisme vigoureux, aux principes solidement assis : à tout événement du monde, il suffit d'opposer le filtre de la certitude stoïcienne, promptement dégainée tel un poignard toujours affûté, toujours prêt à servir². Cette solidité est renforcée par le caractère exhaustif du dogme, déployé

-
1. Sauf mention contraire, les traductions utilisées sont les suivantes : pour Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, livre VII (dorénavant DL, VII), celle de Richard Goulet, La Pochothèque, Le Livre de Poche, 1999 ; la traduction Brunschwig-Pellegrin de Long & Sedley, *Les Philosophes hellénistiques*, II. *Les stoïciens* (dorénavant LS), GF Flammarion, 2001 ; la traduction de Jean-Baptiste Gourinat pour le *Manuel* d'Épictète (dans J.-B. Gourinat, *Premières leçons sur le Manuel d'Épictète*, PUF, 1998). Pour les textes commentés p. 42-54, le [T5] excepté, les traductions sont nôtres. Chaque terme technique présent dans le lexique est signalé, à sa première apparition, par un astérisque.
 2. Le terme grec *Encheiridion* désigne ce que l'on a sous ou dans la main (*en-cheir*), mais également le petit poignard qui est le dernier recours du soldat lors du combat rapproché. C'est ce terme qui fait le titre de ce que l'on appelle le *Manuel d'Épictète*.

en système¹ : machine de guerre, donc, qui a réponse à tout, parle de tout, définit tout afin d'opposer à tout problème une réponse pratique immédiate. Le stoïcisme est fondamentalement optimiste : le monde est, de par sa nature même, totalement compréhensible pour l'homme ; cette transparence implique qu'il soit totalement maîtrisable, toujours par principe ; tout notre être doit donc être tendu vers cet objectif tout simple : devenir sage, *i.e.* savant tout autant que vertueux.

On explique généralement l'immense fortune du stoïcisme par ses énoncés clairs, rigoureux, intangibles, qui en font une arme sûre pour pouvoir cheminer avec assurance au milieu des chaos de l'existence. De fait, l'histoire de la Stoa est d'une extraordinaire longévité : pas moins de cinq siècles s'écoulent, de la fondation de la secte des zénoniens par le chypriote Zénon de Citium vers 300 av. J.-C., à ce que l'on considère comme le dernier représentant du Portique², l'empereur romain Marc Aurèle, qui régna entre 161 et 180 apr. J.-C. Pourtant, le stoïcisme n'est pas purement et simplement un dogmatisme, au sens où il suffirait d'adhérer à des énoncés sans les comprendre ni les remettre sans cesse en travail. Le stoïcisme se mérite, cela n'a rien d'étonnant : il requiert de ses adeptes un esprit critique

-
1. L'agencement admirable de la doctrine, l'enchaînement parfait des principes et de leurs effets sont soulignés par l'exposé stoïcien de Caton rédigé par Cicéron dans son *De finibus* (III. 74) : « Est-il possible de trouver quelque chose qui soit mieux agencé, plus solidement lié et assemblé ? [...] Tout n'y est-il pas si étroitement enchaîné, que déplacer une seule lettre, ce serait faire crouler tout l'ensemble ? Il n'y a pas un élément qui puisse être déplacé » (notre trad.).
 2. La *Stoa*, « portique » en grec, tire son nom du lieu ouvert où enseignait Zénon, la *Stoa Poikilê*, le Portique des couleurs.

toujours alerte, puisque la seule autorité que l'on reconnaisse est celle de la raison. Le Portique est fait d'esprits libres : le dogme ne fonctionne, pratiquement parlant, que si l'on est parfaitement convaincu de sa vérité profonde et que l'on est capable de le démontrer sans coup férir. Ce double trait, ce *dogmatisme libre*, explique des divergences à l'intérieur même d'un système que l'on aurait pu croire unanime et parfaitement univoque : les recherches actuelles, par lesquelles nous connaissons de mieux en mieux les pensées de chaque stoïcien particulier, ont eu pour résultat étrange de dissoudre ce bloc monolithique, jusqu'à nous faire perdre de vue ce qui unissait les stoïciens au sein d'une même école ; à tel point que l'on tend à présent à retirer l'étiquette de *stoïciens* à certains individus, dont l'appartenance à l'école allait de soi depuis l'Antiquité : c'est le cas de Panétius ou de Marc Aurèle par exemple.

Alors, que faut-il penser pour pouvoir se dire stoïcien ? Poser la question ainsi, c'est supposer qu'une école se reconnaît à une certaine manière de penser le monde, qui se traduit par l'adoption de dogmes considérés comme indubitables ; ces dogmes sont le déploiement et la conceptualisation d'une « intuition fondamentale », comme dirait Bergson. L'intuition fondamentale du stoïcisme, ses maîtres mots, ce sont : *unité* et *homogénéité*. Par là il faut comprendre : unité *car* homogénéité. (1) Unité du monde : le monde est un tout homogène qui existe en raison de la traversée d'une matière par un principe ordonnateur ; (2) unité de l'homme : deux éléments corporels sont intimement mêlés, l'âme et le corps ; (3) unité de l'âme : elle est une et toute entière raison — c'est ce qu'on appelle un monisme psychologique intellectualiste ; (4) unité du savoir : l'unité du

monde est reproduite par l'unité du système logique qu'est le discours philosophique, de sorte que la science se définit comme la totalité des vérités ordonnées en système dans l'âme¹.

Qui sont les stoïciens ?

Avant d'aborder la doctrine elle-même, présentons tout d'abord les hommes qui la firent. On a pris l'habitude de concevoir l'histoire du stoïcisme comme la succession de trois phases distinctes : l'« ancien stoïcisme » du fondateur Zénon et de ses disciples Cléanthe et Chrysippe ; le « moyen stoïcisme » de Panétius et de Posidonius (*Mittlere Stoa*²) ; le « stoïcisme tardif » ou « impérial » de Sénèque, Épictète, Marc Aurèle. Cette tripartition, quoique commode, est fautive et source de confusion. Elle laisse supposer en effet : 1) qu'il existe une unité doctrinale à l'intérieur de chacune des périodes, ce qui n'est pas le cas : aucune n'est suffisamment unanime pour que l'on puisse regrouper tous les individus qui en relèvent chronologiquement sous un même étendard doctrinal ; 2) que chaque période se distingue très clairement (doctrinalement, s'entend) des deux autres, ce qui n'est pas exact non plus : les divergences et ressemblances sont plus fines que cela, et elles se lisent au cas par cas, en comparant les stoïciens deux à deux, ou tant s'en faut. David Sedley³ a récemment proposé de concevoir

1. LS, 41 H.

2. Expression inventée par August Schmekel en 1892, dans son ouvrage *Die Philosophie der mittleren Stoa in ihrem geschichtlichen Zusammenhange*, Berlin, Weidmann.

3. David Sedley, « *The School, from Zeno to Arius Didymus* », dans Brad Inwood (ed.), *The Cambridge Companion to the Stoics*, Cambridge, Cambridge

l'histoire du stoïcisme comme l'articulation de cinq périodes, définies selon des critères à la fois doctrinaux et méthodologiques. Dans un premier temps, Zénon de Citium « fait école » en rassemblant autour de lui des esprits indépendants qui se disent zénoniens mais peuvent s'écarter franchement de ce qu'il soutient (Ariston de Chios, Hérillos de Carthage, Persée, Denys d'Héraclée). La fixation de la doctrine — ce que l'on pourrait appeler l'orthodoxie chrysippéenne — se fait dans un second temps : à la mort de Zénon en 262, ses disciples resserrent les rangs autour de son dogme, tout en s'efforçant d'en fournir des interprétations qui s'avèrent parfois divergentes. C'est l'époque des premiers scholarques athéniens, Cléanthe d'Assos (262-230) puis Chrysippe de Soles (230-206). Une troisième phase commencerait au milieu du II^e s. av. J.-C., marquée par un rapprochement significatif avec Platon et Aristote : c'est la phase platonisante, selon les mots de Sedley, qui correspond au moyen stoïcisme précédent. Platon était jusqu'ici le fonds culturel d'origine avec et contre lequel émergeait le stoïcisme — Zénon ayant étudié à l'Académie avant de fonder sa propre école — ou encore le lieu où l'on retrouvait la pensée socratique, revendiquée comme socle par les stoïciens tout au long de son histoire. Aux prises avec le virulent académicien Carnéade, Antipater de Tarse, scholarque entre 150 et 140, use d'une stratégie nouvelle : il entend montrer que le Portique et l'Académie ont un fonds doctrinal commun (inattaquable, donc), qui remonte à Platon. Son disciple Panétius de Rhodes, puis le disciple de ce dernier, Posidonius d'Apamée, font de Platon un usage qui

n'est plus seulement polémique : ils reviennent semble-t-il tous deux sur le monisme psychologique caractéristique du Portique, pour adopter, qui une bipartition socratique de l'âme, qui une tripartition platonicienne pythagorisante. Par ailleurs, ces deux stoïciens ont un intérêt marqué pour des disciplines scientifiques jusqu'à présent négligées, se mettant ainsi dans les pas méthodologiques d'Aristote. La quatrième phase est provoquée par un événement tout extérieur : la destruction d'Athènes en 86 par le général romain Sylla, ce qui conduit à la dispersion des bibliothèques, à la fermeture des écoles et à leur relocalisation à Alexandrie, Rome ou Rhodes. C'est la fin de la puissance effective, si ce n'est de l'existence *institutionnelle*, des écoles d'Athènes : elles n'ont plus de locaux ni de fonds et leurs représentants ne sont plus aussi renommés. L'école fondée à Rhodes par Posidonius est vraisemblablement la continuation de celle d'Athènes, mais elle s'éteint rapidement. Commence l'époque des commentateurs, qui rassemblent les textes fondateurs et se contentent d'en faire l'exégèse. Selon les termes de Sedley, cette phase de *décentralisation* est également une *relocalisation* : de nouveaux centres intellectuels alternatifs à Athènes vont se constituer, au premier chef, Rome et Rhodes, pour ce qui est du stoïcisme. La cinquième et dernière phase est marquée par l'hégémonie incontestée de Rome : c'est la phase dite impériale, faute d'appellation plus précise. Elle rassemble des individus définis par leur interprétation libre de la doctrine, quoique l'on puisse reconnaître à Sénèque comme à Épictète un retour aux sources chrysippéennes. Le dernier représentant, Marc Aurèle, propose des éléments doctrinaux hétérogènes, sous l'influence manifeste d'Épictète et de Platon.

Cette histoire pourrait se lire comme la dissolution progressive de l'originalité du stoïcisme, lequel serait conduit, sous le feu des critiques, à admettre peu à peu des éléments platoniciens et péripatéticiens contre lesquels il s'était précisément construit. Cet ouvrage, de par sa taille, ne peut que refléter les éléments fondationnels de la doctrine tels qu'ils apparaissent dans ce que l'on pourrait appeler l'« orthodoxie chrysippéenne ».

L'unité du monde

Le monde est un être vivant homogène

Les stoïciens conçoivent le monde à partir du paradigme de l'être vivant¹. Il possède un corps et une âme ; il naît et meurt comme un organisme, mais de manière cyclique et sempiternelle. Son unité et ses mouvements s'expliquent en effet par la présence en lui d'un principe ordonnateur éternel, appelé souffle chaud, *pneuma* divin, feu artiste (*pûr technikon*) ou encore âme, lequel est responsable de ses émergences comme de ses disparitions. Ce principe s'entend comme principe séminal, qui contient en germe à la fois tous les êtres du monde et tous les événements qui les concernent. De ce fait, le monde est unique et, lorsqu'il renaît, il renaît identique à lui-même : c'est une seule et même semence qui l'engendre, toujours la même, produisant par conséquent toujours les mêmes effets ; c'est « l'éternel retour du même » [T1]. Ces principes ont des conséquences majeures.

1. Chrysippe, *Sur la providence*, I, cité par DL, VII. 142 : « Le monde est un être vivant, raisonnable, animé, intelligent. »

En premier lieu, tous les êtres du monde sont, finalement, des « manières d'être » du principe actif qu'est le feu divin¹, une fois qu'il a traversé un principe passif, ce substrat indéterminé qu'est la matière première (*prôtê hylê*). Ainsi peut-on dire que le corps du monde et son âme ne sont jamais qu'une seule et même chose, le *pneuma* divin, sous une forme différente. Le dieu produit tout ce qui existe dans le monde, non pas en informant de l'extérieur une matière préexistante (comme le démiurge du *Timée*), mais en animant de l'intérieur un substrat, qui de ce fait devient la matière, c'est-à-dire les quatre éléments principaux — feu², air, terre, eau — qui formeront par composition les différents êtres. L'originalité de la physique stoïcienne est de penser le principe actif comme un principe impersonnel de type physique, défini comme un corps*, et non pas comme une intelligence ordonnatrice séparée du monde sensible des corps. Ce principe est immanent au monde, partout présent, puisqu'il donne aux êtres leur unité, leur cohésion et leurs propriétés du fait qu'il traverse *d'une certaine manière* le substrat initial. Tout être du monde contient en lui le dieu, sous une certaine forme : la différence entre les êtres vient d'une différence de *tension* du souffle divin [T2 et T3]. Ainsi peut-on établir le schéma suivant :

-
1. Pour parler comme Spinoza, les êtres sont des modes de la Substance qu'est le dieu.
 2. Il convient par conséquent de distinguer le feu artisan qu'est le dieu, c'est-à-dire un feu qui organise et produit, du feu-élément, qui brûle et détruit. Le feu-élément est l'un des résultats de la traversée par le feu-dieu de la matière première informe.